

I

PASCAL⁽¹⁾

Professer le plus intolérant catholicisme dont l'ardeur ait jamais brûlé âme vivante; abhorrer l'impiété non comme une erreur, mais comme un crime; ravalier la nature humaine à n'être plus qu'un gouffre de sottise ou de perversité; prêcher la foi imposée par la force, maudire la liberté, nier le progrès; insulter jusqu'à la littérature après avoir traîné dans la boue la philosophie, la science, la morale, tous les splendides paillons de la parade sociale — et cependant voir sa renommée grandie à l'époque même où les gloires les plus pures sont à vau-l'eau et roulent vers l'oubli; être admiré par des impies, adoré par des sceptiques, quasi vénéré par une génération de littérateurs idolâtres de libre-pensée, de progrès et de tolérance, voilà certes un étrange paradoxe, et

(1) A propos de l'édition des *Pensées de Pascal* donnée par M. MOLINIER (1879).

telle fut la destinée du grand Pascal. Aucun auteur ne va plus hardiment, voiles ouvertes, contre le courant de notre siècle. Aucun ne compte parmi nous plus de fidèles. Depuis le jour où M. Cousin, dans un « Mémoire » demeuré célèbre, déclara que le vrai Pascal était à rétablir en pleine intégrité de son texte, les éditions se sont succédé. Après la trop complète, mais consciencieuse compilation de M. Faugère, voici venir les deux forts volumes de M. Ernest Havet, accompagnés d'un commentaire perpétuel et suivis d'un lexique. Je passe sous silence les réimpressions moins étudiées. Aujourd'hui, M. Auguste Molinier nous donne les *Pensées* en deux volumes, distribués d'après un ordre nouveau. Demain, d'autres travailleurs essaieront de reprendre ce texte, et de nouvelles découvertes y seront faites sans doute. Les *Provinciales* ont dès longtemps obtenu la même vogue. Mais, si hardiment écrites, si aiguës d'ironie et si éloquentes d'accent que soient ces lettres, le Pascal du dix-neuvième siècle est plus encore dans le recueil mutilé que dans l'œuvre achevée, et c'est les *Pensées* qu'il faut lire pour recevoir le coup de soleil direct de son génie. Le nombre des commentateurs prouve seulement combien est complexe la tourmentée figure de cet homme qui demeure, avec Lucrèce, le plus étonnant exemple peut-être de passion intellectuelle. — C'est de quoi justifier la présente analyse après tant d'autres, et ce portrait de plus dans une galerie où Sainte-Beuve a suspendu la plus achevée de ses toiles.

I

Pour bien les goûter, ces célèbres *Pensées*, il faut se configurer exactement l'âme et le corps de celui qui les griffonnait d'une main hâtive, dans la solitude de ses nuits d'angoisse. Malade, il l'avait toujours été. Dès sa plus tendre enfance, on désespéra de l'élever. Plus tard, l'abus des spéculations mathématiques et une incroyable tension d'esprit avaient commencé de l'épuiser. Une fois converti, la nourriture insuffisante, les macérations de toutes sortes, jusqu'à se servir de ses mains, faire son lit, refuser les plus simples mets, les remèdes, porter un cilice, l'avaient achevé. Il est donc là, ne sentant son corps que pour en souffrir, et se complaisant dans cette souffrance, « l'état naturel du chrétien », se sachant à deux doigts de la mort et s'immobilisant dans la contemplation de l'heure suprême, de ce dernier acte toujours sanglant, après lequel, comme il l'a écrit avec une énergie effrayante, « on jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais ». Hamlet aussi, dans Shakespeare, regarde la mort face à face, à travers les orbites du crâne d'Yorick, et il a peur. Mais c'est l'obscur frisson de l'animal vivant devant un trou noir, rien de plus. Ce frisson, nerveux et physique, Pascal le connaît, compliqué

d'un autre, moral celui-là et plus épouvanté, l'accablement du janséniste devant son Dieu. Si le corps est malade, l'âme l'est plus encore. On voit au Louvre le portrait d'une dame port-royaliste par Philippe de Champaigne : la peau est exsangue, d'une pâleur bleuissante de cadavre, le teint vidé de sang. Des yeux noirs y brûlent fous d'inquiétude. Le costume est sévère. Les cheveux restent bruns, mais d'une nuance quasi décolorée. Il y a dans ce visage un excès de mortification qui fait peur, et au sens latin du mot *mortem sibi facere*, se faire d'avance sa mort. Pas une des fibres de cette chair que n'ait pénétrée le repentir, et qui ne crie à Dieu : « Aie pitié de moi. » Tout le vrai jansénisme est dans cette peinture, qu'il suffit d'avoir regardée, même sans études théologiques, pour bien comprendre ce que c'était que la doctrine de Pascal. L'affirmation catégorique, entière, que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes; la conviction que les bonnes œuvres ne servent de rien sans la grâce, et que la prédestination divine nous a, dès l'aurore du monde, sauvés ou damnés; l'enfer éternel au bout de quelques années, de quelques semaines peut-être, dans l'irrémissible écoulement de tout ce que nous possédons ici-bas, telles sont les préoccupations jansénistes. Ce sont elles aussi qui accompagnent les jours de Pascal, et qui le réveillent durant ses nuits.

Eh bien! Cet homme croit cela de toutes les forces de son âme. Il le croit, non seulement pour

lui, mais pour les hommes, ses semblables, et, à cette heure où il voit distinctement la formidable main du juge levée sur la création, il sait que les créatures condamnées, au lieu d'implorer la clémence du vengeur tout-puissant, cette clémence infinie comme sa justice, s'abandonnent en proie aux plus criminels divertissements. Le spectacle, monstrueux pour sa foi, des passions qu'il a connues lui-même et ressenties durant ses heures d'égarément, se développe devant ses yeux, comme dans ces tableaux symboliques où les peintres primitifs évoquent autour de la mort tous les figurants de la comédie humaine. — En haut, d'abord, c'est la pompe de la cour, les vigoureux soldats, « ces trognes armées », rangés autour du roi, de ce condamné à mort comme les autres, mais couronné, et dont la puissance repose sur un nuage, l'opinion du peuple. Ah! si le peuple savait ce qu'il peut!... — Plus bas, c'est les jolis seigneurs, c'est leurs galanteries avec les jolies femmes, dont la vieillesse ou la maladie perdront sitôt le charmant visage. C'est les viveurs et c'est les ivrognes, les joueurs de paume, les chasseurs. Pascal les passe en revue. Il n'en omet pas un. Prédicateurs et magistrats, poètes et médecins, son analyse féroce les déshabille de leur costume et met à nu leur médiocrité. — Enfin, au dernier degré, c'est la basse plèbe, consolée de sa pauvreté par ses rêves, et en cela aussi voisine de la réalité que les plus hauts seigneurs de la terre. Et cette foule vivante se grise et oublie. La chaude frénésie de l'existence

empêche ces gens de regarder l'horizon, et cependant ils vont mourir. Dans cent années, cette multitude se sera abîmée dans la fosse — tout entière. Qu'importe cent ans? « Tout ce qui doit finir est court », écrivait un saint, et, pour ceux qui le savent, tout ce qui doit finir est déjà fini. Comme Pascal sent cette vérité avec amertume! Son imagination, acharnée à se torturer, a déjà couché sa génération dans le tombeau. Le « ci-gît » irréparable est gravé sur les pierres, les croix plantées, les corps dévorés... Et les âmes?

Possédé par cette vision, cet homme ne peut pas se taire. Ce serait trahir son prochain de la plus infâme trahison que de ne pas crier à ces insensés ce qu'il croit être la vérité, de ne pas les saisir par le pan de leur manteau de cour, par leur robe de magistrat, par leur veste d'ouvrier; de ne pas les tirer hors de l'abîme, car ils vont sombrer. Ne fût-ce qu'un seul, un seul sauvé!... Et Pascal s'assied à sa table. Il prend sa plume, sa tête palpète, son cœur tremble. Il y a là, présents et réels, Dieu qui juge chacun de ses mots, ses semblables qu'il peut perdre ou racheter, — car n'est-ce pas les perdre que de ne pas les racheter, le pouvant? Et il leur écrit. Peut-on appeler cela écrire? Il leur parle, il les conjure. Hier, il les a presque insultés; aujourd'hui, il pleure avec eux. Sur un petit coin d'un livre, sur n'importe quel chiffon de papier, en marge d'un compte de blanchisseuse, fébrilement et furieusement, il note son idée. Ah! s'il n'avait pas le temps de finir! La maladie presse. Ah! s'il

avait employé à ce travail les années consacrées aux futilités des mathématiques, dont l'usage est nul devant Dieu! Ah! s'il lui faut rendre compte des années perdues, parce que ces années perdues, c'est des âmes perdues!... Et Pascal écrit. Un beau jour, la plume lui tombe des mains. Il meurt, sans avoir fini, en nous laissant ces étranges fragments que ses amis de Port-Royal ont appelés d'un nom profond et troublant comme l'éloquence de leur auteur : les *Pensées*.

Certes, s'il fut un livre sincère, un livre d'homme à homme, c'est celui-là. On comprend aussi que Port-Royal en ait eu peur. Au regard des mourants, les convenances sont moins que rien, et la prudence n'est plus de mise. Or, Pascal écrivait comme un malade qui doit mourir dans le quart d'heure. Que lui faisait, à lui, l'homme de Dieu, cet immense mensonge qu'on appelle la société? Port-Royal avait à vivre et à combattre de puissants ennemis. Quelles armes entre les mains hostiles que certaines de ces phrases où Pascal ose écrire que « la mode seule fait la justice », que « la force est la reine du monde », que « la propriété a pour fondement l'usurpation », que « tous les hommes se haïssent naturellement les uns les autres », que « la chasse est supérieure à la poésie », qu'il est dangereux de récompenser les mérites, et qu'il vaut mieux qu'un sot succède par droit de naissance », et cent autres formules que l'on croirait les unes de Jean-Jacques, les autres de Proudhon, — le style à part, — tant les fondements du présent pacte

social y sont culbutés avec une fureur de destruction que les pires révolutionnaires n'ont pas dépassée! De là, ce Pascal émasculé du dix-septième siècle, si fort cependant qu'il épouvanta jusqu'à Voltaire comme un monstre d'éloquence, de misanthropie et de passion. Aussi, nous qui le tenons, le Pascal entier, nous qui entendons rugir le lion lui-même, nous qui n'avons rien à ménager des ennemis que redoutaient les Port-Royalistes, nous nous arrêtons comme eux, déroutés. Avons-nous affaire à un chrétien, ou à un sceptique? Devons-nous ranger Pascal parmi les apôtres de la religion, ou parmi les détracteurs, les négateurs, j'allais dire les nihilistes? A la première découverte du manuscrit complet, la stupeur fut si profonde que M. Cousin déclara Pascal sceptique, et cette formule s'est si bien transmise dans l'école que la première question à résoudre sur les *Pensées* est celle du scepticisme de Pascal. M. Havet abonde dans le sens de M. Cousin. M. Molinier, dans la très judicieuse préface mise en tête de son édition, opine que non, et que Pascal ne doit être nullement considéré comme un sceptique. A mon sens, il a raison, et une analyse, même sommaire, d'une partie du plan des *Pensées* le démontre, je crois, péremptoirement. A vrai dire, ce plan est hypothétique. Pascal ne paraît pas avoir eu une idée unique de son apologie de la religion. Il semble qu'il se soit tour à tour placé à quatre ou cinq points de vue fort distincts, parmi lesquels nous distinguons nettement une théorie du péché originel et des

figures, puis un développement de la règle des partis. Les plus connues d'entre les *Pensées* se rapportent à la théorie du péché originel. C'est de ce point de vue que nous considérerons d'abord le livre pour résoudre à notre manière ce problème pendant entre les éditeurs du grand écrivain.

II

Pascal ramène les philosophies humaines à deux types : le pyrrhonisme et le dogmatisme. Est dogmatique tout homme qui affirme la puissance de la raison à établir quoi que ce soit. Matérialiste ou panthéiste, qu'on absorbe Dieu dans l'univers comme les Alexandrins, qu'avec Thalès on divinise l'eau, avec Héraclite le feu, avec Pythagore le nombre, du moment qu'un philosophe affirme, il est dogmatique. Est pyrrhonien quiconque dénie à la raison le pouvoir de dépasser l'illusion et d'étreindre la réalité; est pyrrhonien renforcé quiconque, prétendant demeurer neutre, suspend éternellement sa conclusion. Et cette distinction est vraie, non seulement de la philosophie, mais de la vie : car à chacune de ces deux doctrines correspond un groupe de réalités qu'elle explique et qui la justifie. Oui, Epictète, ce prince des dogmatiques, est dans la vérité de la vie lorsqu'il affirme la grandeur de l'homme, car l'homme pense, et

penser est si grand que, même écrasé par l'univers, l'homme lui est supérieur parce qu'il comprend la loi qui l'écrase, et l'univers, non. Oui, Montaigne est dans la vérité de la vie lorsqu'il traîne l'homme dans la fange au croc de son ironie empoisonnée, car l'homme est un comble d'ignorance, d'impuissance, de vice et de petitesse; car tout n'est que tournoiement de phénomènes, en lui, autour de lui, et qu'incertitude. Emprisonné dans le petit cachot de l'univers, étouffé entre l'infini d'en haut qui l'opprime et l'infini d'en bas qui le confond; incapable également de connaître les fins et de connaître les causes; obligé, pour oublier sa misère, de courir le divertissement; vénérant comme respectables les coutumes qu'il a lui-même imaginées et les dieux qu'il s'est créés; esclave de la force, victime des passions égoïstes, féroce, hypocrite et frivolement fou, l'homme mérite les plus bas outrages, comme il mérite la plus haute admiration.

Quelle doctrine résoudra ce paradoxe réel, cette antinomie vivante qu'on appelle l'homme? Aucune philosophie ne le peut, car, ou bien elle affirme, et c'est le dogmatisme contre quoi les pyrrhoniens ont raison, ou bien elle nie, et c'est le pyrrhonisme que les dogmatiques mettent *a quia*. Seule la religion donne le mot de l'énigme : l'homme est grand parce qu'il a été créé parfait, et qu'en lui éclatent visiblement les traces de sa primitive splendeur. Il a une beauté de roi dépossédé. L'homme est petit, il est misérable, parce que la faute héréditaire l'a déshonoré. Ce signe négatif, écrit par Adam en

tête de la colossale addition des efforts humains, annule à jamais leur résultat. L'homme est un Janus à face de bête et à face d'ange. Montaigne a vu la première de ces deux faces, Epictète la seconde. Le chrétien, lui, les voit toutes deux. Le péché originel concilie ces contradictions, — et lui seul. A sa lumière, les obscurités s'éclaircissent. Même les arguments des pyrrhoniens, en attestant que l'homme est double, concourent à démontrer ce péché originel, comme ceux des dogmatiques. Mais le péché originel ne va pas sans la croyance en la révélation, qui ne va pas sans la croyance en Dieu. Si Dieu existe, sa loi édictée dans les livres saints donne une règle de justice inattaquable. C'est lui qui a voulu que le monde fût comme il est. Donc l'ordre social est respectable dans son principe. C'est Dieu qui nous a donné notre raison. Donc les premiers principes ne nous trompent pas. Nous avons en notre « cœur », comme dit Pascal, c'est-à-dire dans l'évidence intime, un infaillible témoin de vérité; et voilà que la certitude la plus ferme se rencontre à l'extrémité même de cette incertitude absolue où cet étrange polémiste nous avait réduits.

Ce plan de vaincre ses ennemis en passant chez eux, et de sortir du doute en se jetant au centre même du doute, Pascal l'a exécuté avec une absolue franchise. Il n'est pas pyrrhonien une minute. Mais quand il expose les arguments des pyrrhoniens, il détaille cette exposition comme s'il était

pyrrhonien déterminé. Il y a des philosophes qui désarment leurs adversaires avant de les attaquer et qui diminuent la force de l'argument contraire pour se donner une plus facile victoire. Pascal, lui, croyait comme un avare entasse, comme un amoureux aime, comme un soldat se bat, avec tout son être. Celui qui portait cousu dans la doublure de son habit son amulette fameux, ce papier, souvenir du jour de sa conversion sur lequel il avait écrit : « Joie! joie! pleurs de joie!... » celui-là ne redoutait pas que cette conversion fût troublée par les raisonnements d'un Montaigne ou d'un Charon. Au contraire, et en cela même l'intensité de sa croyance apparaît, il triomphait de voir ses ennemis vigoureux. Il ressemblait à ces vaillants duellistes qui ne veulent pas d'un combat inégal. Il lui faut de terribles adversaires, car plus ces adversaires sont forts, plus il y a de gloire rejetée, non pas sur lui, — il n'y tient guère, — mais sur son Christ, dont il dit avec tant de passion dans son *Mystère de Jésus* : « Il a versé telle goutte de sang pour moi dans son agonie. »

On voit donc à quoi se ramène en dernière analyse le scepticisme de Pascal. C'est un artifice de raisonnement. Rien de plus. Il me semble que cet artifice de raisonnement remonte en droite ligne au *Discours de la méthode* et aux *Méditations* de Descartes. Que Pascal ait été cartésien avec Port-Royal tout entier, cela est évident pour quiconque connaît, fût-ce très superficiellement, les premiers principes de la métaphysique cartésienne. Pascal

admet, comme Descartes, un infranchissable abîme entre la matière constituée par l'étendue et l'esprit constitué par la pensée. Comme Descartes, il introduit dans la philosophie la notion mathématique de l'infini, et l'univers lui révèle son double, son obscur et formidable gouffre : l'infini de la grandeur d'une part, de l'autre l'infini de la petitesse. On multiplierait les exemples. Il est vrai que Pascal laisse derrière lui Descartes, et qu'après avoir, à la suite de l'auteur des *Méditations*, anéanti le monde de la matière devant le monde de la pensée, il anéantit le monde de la pensée devant le monde de la charité et de l'amour divin. Ces différences importent peu. Elles n'infirmen rien les arguments irréfutables qui établissent l'influence capitale de la doctrine cartésienne sur le développement du génie de Pascal.

Or, qu'on se rappelle le procédé cartésien. Il consiste à tirer la certitude de l'incertitude par une sorte de coup d'état psychologique. Admettons avec les sceptiques la connaissance impossible et le doute absolu au bout des sciences humaines. On ne doutera pas du moins qu'on doute, car douter de son doute, c'est ne pas douter. Or, douter, c'est penser. Penser, c'est être. De là, cette formule célèbre : « Je pense, donc je suis. » Sur cette inébranlable assise, Descartes édifie une logique, car la formule donne le type de la vérité; une psychologie, car la formule révèle la nature essentielle de l'âme; une métaphysique, car la formule prouve la conception du parfait par la con-

ception de l'imparfait. De là, Dieu est conclu et le reste suit. Cette brève exposition me paraît décisive. Pascal applique à la religion le procédé appliqué par Descartes à la philosophie. Avec les pyrrhoniens il admet tous les arguments dirigés contre la nature humaine et la vérité. Puis, de ces arguments, il fait jaillir la foi. Il faut donc assimiler le scepticisme de Pascal au scepticisme méthodique de Descartes, et reconnaître qu'au moment même où il semble le plus imprudemment s'abandonner au pyrrhonisme, il réserve sa conviction intime, son vrai palladium, ses pensées qu'il appelle énergiquement « de derrière la tête ».

III

M. Molinier, au cours de la préface qu'il a mise en tête de son édition, a traité finement cette question du scepticisme de Pascal. Il omet pourtant la comparaison avec Descartes, qui jette tant de jour sur les *Pensées*. Ainsi est détruite cette légende qui nous parle d'un Pascal modernisé, d'un Jouffroy port-royaliste, ayant peur de perdre la foi et comme écartelé entre sa raison et son cœur. J'ai beaucoup lu Pascal, et je n'ai trouvé qu'un fanatique, — car il le fut jusqu'à dénoncer, en 1642, un capucin hétérodoxe, le père Saint-Angé, — et un fanatique n'a jamais tremblé de ne pas croire. Il

aurait bien plutôt tremblé de trop croire. On objecte la célèbre formule : « Prenez de l'eau bénite, abêtissez-vous. » Il faut voir où elle est placée, et ceci nous mène à cette seconde série des *Pensées* qui se résume d'un mot : « La règle des partis. »

On connaît cette argumentation quasi insolente pour la religion dans sa témérité. Pascal, continuant son jeu d'esprit à la Montaigne, admet avec les sceptiques l'incertitude absolue d'une autre vie. La somme des raisonnements qui démontrent l'immortalité de l'âme est égale à la somme des raisonnements contraires. Par cela même, nous voilà forcés de choisir à l'aveugle entre ces deux lendemains possibles de l'existence actuelle. Car ne choisir ni l'un ni l'autre, ce serait vivre comme s'il ne devait rien y avoir au delà du tombeau, en pyrrhonien par conséquent. Ce serait donc choisir encore, ce serait admettre le néant. Il faut parier sur ce dilemme : l'enfer ou le néant, Dieu ou le hasard. Au cas où nous parierions que Dieu existe et que Dieu ne fût pas, que perdriions-nous ? La vie actuelle, c'est-à-dire peu. Et si Dieu existe, nous gagnons le paradis, c'est-à-dire tout. Au contraire, Dieu existe et nous parions contre lui. Que gagnons-nous ? Une félicité terrestre, chétive, douteuse, certainement finie, c'est-à-dire peu. Que perdons-nous ? Le bonheur éternel, c'est-à-dire tout. Donc parions que Dieu est. — Mais je n'ai pas la foi. — La foi s'acquiète, crie Pascal, « prenez de l'eau bénite, abêtissez-vous ».

Placée ainsi à l'extrémité de cette argumentation pressante, cette brusque formule s'éclaire d'une lumière nouvelle. Il ne s'agit pas de renoncer à la raison. Il s'agit, par une raison suprême, de faire le silence dans son entendement, pour écouter la voix qui viendra de Dieu. C'est ainsi que l'on ferme les volets d'une chambre au crépuscule, afin que la lumière de la lampe rayonne mieux. Cela est si vrai que Pascal ne s'arrête pas à cette contrainte. Il ne lui suffit pas d'avoir dompté l'homme s'il ne le conquiert, et ici commence la théorie des figures, qui constitue la partie la moins connue de ce glorieux ouvrage. Pascal a montré dans le péché originel la solution unique des antinomies philosophiques. Il a établi que la foi en Dieu est la suprême habileté du calcul humain. Il aborde la religion directement, et il prouve qu'elle porte en elle les traces ineffaçables de sa surnaturelle origine, — traces mystiques, visibles aux yeux du seul croyant, invisibles aux yeux de l'impie. Voilà l'envers du « prenez de l'eau bénite, abêtissez-vous ». Votre renoncement à la science va être récompensé par une science supérieure que les savants du monde ne soupçonnent point. Vous interprétez les figures. Chaque mot de l'Ancien Testament est, en effet, une figure. Il a deux sens, l'un historique, l'autre symbolique. C'est l'histoire littérale du peuple juif, et c'est aussi la représentation des actes temporels du Messie. La prophétie est perpétuelle. Une merveilleuse correspondance entre les deux Testaments fait de l'ancien

une sorte de traduction anticipée du nouveau, traduction avant la lettre et qui est déjà le christianisme avant que le Christ ait apparû. La clarté rayonne. La raison et les sens avaient été touchés. C'est le cœur maintenant qui est vaincu.

IV

Tel est, dans le raccourci d'une brève analyse, ce livre extraordinaire des *Pensées* de Pascal, à peu près comme une médiocre photographie du Parthénon est le Parthénon. Maintenant nous pouvons répondre à la question posée au commencement de cette étude : d'où le succès permanent de ce livre dans une époque que Bossuet même, ce demi-dieu de la langue française, laisse indifférente? J'en vois trois raisons, par où je veux conclure.

Et d'abord tout sceptique doit aimer Pascal, parce qu'il est, des apologistes de la religion, celui qui a le mieux compris ses adversaires et qui leur a rendu la justice la plus pleine. Connaisseur intuitif de la nature de l'homme, il possédait le don comique à la Molière, et ce don, qui lui a permis une si pittoresque invention de tant de termes, lui permettait de se représenter exactement l'âme la plus opposée à la sienne, celle d'un Montaigne, par exemple, d'un épicurien délicatement endormi

sur le mol oreiller de l'indifférence. Sa foi gémissait, saignait de ce spectacle, mais son imagination voyait juste, et, dans l'ordre des idées, toujours nous aimons celui par lequel nous sommes compris, même s'il nous combat.

En second lieu, Pascal est un type. En littérature, on ne subsiste qu'à la condition d'être franchement et complètement un exemplaire poussé à son plus haut point d'un certain état de la nature, ou de la société humaine. Ainsi se fondent les grandes immortalités. Rousseau fut le plébéien révolté; Goethe, le grand bourgeois allemand; Rabelais, l'érudit du seizième siècle; Saint-Simon, la noblesse en guerre contre la royauté; Balzac, l'homme de lettres à Paris après Napoléon. — Pascal, lui, n'est pas seulement le janséniste exalté, le plus brûlant dévot de cette brûlante Eglise, il est l'âme religieuse dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus épouvanté. Or, l'âme religieuse ne s'en ira jamais de notre race. Quoi qu'on en ait, et se fût-on, comme l'adorable Heine le raconte de lui-même, divinisé à la suite des panthéistes; eût-on, comme Byron, promené ses fantaisies de grand seigneur riche aux quatre coins de la vieille Europe, ou, comme Bonaparte, joué à quitte ou double avec la fortune vingt ans durant, et toujours gagné, — il y a un arrière-fond ténébreux à l'existence et au cœur. L'obscur énigme, au contact de l'ennui, reparait sur la pensée, comme les vieilles lettres des palimpsestes au contact d'un acide. On entend le pas, dans l'escalier, de la visiteuse devant

qui s'ouvrent toutes les portes, la Mort, et l'on se demande si l'on a bien employé sa vie, et dans quelles mains on tombera. Le plus brave des hommes, Stendhal, écrivait après sa première attaque d'apoplexie : « Je viens de me colleter avec le néant; le passage est dur, à cause des sottises idées qu'on nous a mises dans la tête dès l'âge de trois ans. » En cela, ce profond analyste se trompait. Nous nous serions donné ces idées dont il parle, même sans éducation, et rien qu'à voir s'en aller à jamais ceux que nous aimons. Mais il est juste de dire que l'angoisse de l'inconnu est rendue plus forte par l'effroi de l'enfer. C'est cette double épouvante qui frémit dans Pascal. L'énigme du tombeau se complique pour lui de l'énigme du salut. Il ne sait pas s'il sera sauvé ou damné, et cette seconde peur avivant la première, il exprime cette sensation si profondément humaine de la mort pressentie dans d'inoubliables accents d'éloquence.

Et puis, c'est un des princes du style. On sait aujourd'hui à quel acharné travail est due la phrase qu'il écrit. Le vulgaire s'imagine que la prose est plus flottante que les vers et ne se développe pas suivant un rythme. Rien de plus faux. Une phrase bien faite donne à chaque mot une place telle qu'une simple conjonction ne saurait bouger sans que l'effet total diminue. Une page bien écrite se tient debout, comme les stèles de marbre, immobile et d'une seule venue. Un nombre secret soutient ces phrases et ces pages. Ce nombre

les adapte à notre poitrine de façon que nous pourrions les réciter tout haut presque sans fatigue. Nul, comme Pascal, n'eut ces énergies techniques, et dans une époque où la qualité des mots était merveilleuse. Le seizième siècle était derrière chacun d'eux. Enfin, pour conclure par une de ses formules, cet instrument incomparable était entre les mains, non pas d'un auteur, mais d'un homme. Quand chez un grand artiste l'art est tout entier au service de la foi, cet artiste est Dante, il est Michel-Ange, — et il est Pascal.

II

LA FONTAINE ⁽¹⁾

La belle collection des *Grands Écrivains de la France* que publie la maison Hachette vient de s'enrichir du premier tome des œuvres de Jean de La Fontaine. L'éloge de cette série n'est plus à faire. On trouvera dans les notes consacrées aux cinq premiers livres des *Fables* que comprend ce premier tome les qualités de science et de goût qui se remarquaient dans les précédents volumes. M. Henri Régnier, au cours d'un substantiel avertissement, nous dit que MM. Julien Girard et Desfeuilles se sont chargés du travail de ce commentaire. M. Paul Mesnard a écrit une notice sur le poète, qui est un modèle de biographie judicieusement complète. Je voudrais prendre texte de cette publication commençante, et qui promet d'être magis-

(1) A propos de la publication du premier volume des *Fables de La Fontaine* par M. Henri RÉGNIER, dans la collection des *Grands Écrivains* (1883).